Karine Boucher

de toutes mes forces, renaître

des violences conjugales
au handisport de haut niveau

l'Archipel

KARINE BOUCHER

DE TOUTES MES FORCES, RENAÎTRE

Des violences conjugales
au handisport de haut niveau

Préface de
Dominique Lagrou-Sempère

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5206-6

Copyright © l'Archipel, 2025.

Je dédie ce livre à mes quatre enfants,
à ma mère et à Gérard, à toute ma famille
mais aussi au personnel des hôpitaux Albert-Calmette
et Roger-Salengro de Lille,
à celui du centre Jacques-Calvé de Berck-sur-Mer
et à mes amis.
Et je n'oublie pas celui que j'aime infiniment
et qui m'a accompagnée dans ce projet d'écriture.

« Il n'est jamais trop tard pour devenir
ce que nous aurions pu être. »

George Eliot

Préface

Je te vois arriver face à moi. Silhouette élégante. Cheveux noir de jais. Une veste habille tes épaules. Tu es accompagnée.

Pudique, tu en imposes. Je te regarde t'approcher du bureau où je dédicace mon livre.

Notre première rencontre a lieu ce jour-là, lors du salon du livre du Touquet, il y a à peine un an. Ton sourire est lumineux. Ta voix, posée. Ton allure, assurée. Je suis alors si loin d'imaginer que la frange qui structure ton visage dissimule ton secret. Je ne remarque même pas que l'une des manches de la veste de ton tailleur enveloppe un bras fantôme.

— Bonjour, Dominique. Je m'appelle Karine Boucher. Je suis heureuse de vous rencontrer. Je souhaite acheter votre livre.

Les premiers mots de notre belle aventure.

— Merci beaucoup, Karine. Je suis touchée.

Nous aurions pu en rester là. Des sourires échangés, une signature sur la page de garde d'un roman. Des existences qui se croisent.

La vie en a voulu autrement. Elle est décidément belle, cette vie.

Nous avons échangé. Nous avons partagé, ce matin-là, toi debout devant cette table auprès de ton amoureux, moi assise derrière. Ces minutes se sont étirées délicieusement. Tu me confies alors ton destin, ces années de souffrance, ce drame qui a fait basculer ton existence. Ces secondes où tu t'es réveillée. Pas tout à fait une autre, plus jamais la même.

Je regarde la manche de ta veste. Tu souris. Je sens mon cœur battre fort et résonner dans tout mon corps. Nous avons échangé nos numéros de téléphone et tu m'as tout raconté. Devant une caméra, dans un hôtel lillois. Il fallait que je fixe ta force, pour qu'elle ne soit jamais oubliée. Témoigner pour dire, partager, dénoncer. Rendre hommage à la Femme qui a choisi de célébrer la vie, contre vents et marées. J'admire ton sourire et je découvre pour la première fois cette cicatrice sous ta frange joliment dessinée. Tu saisis avec ta main gauche la manche droite de ta veste qui virevolte comme une poupée de chiffon. « Ce qui m'agace, c'est quand elle se coince dans la poignée d'une porte ! » Ton rire est franc, généreux, rebelle.

Je suis honorée d'écrire la préface de ton histoire, chère Karine.

J'imagine cette petite fille qui pensait devoir se sacrifier pour exister, qui a grandi dans l'ombre, devenant une jeune femme sous emprise. Je suis subjuguée par la femme superbe que tu es devenue. Libre et déterminée. Merveilleuse.

Imaginez la force, le courage, l'amour de la vie qu'il a fallu à Karine pour briser ces chaînes de violence, de mépris, de soumission et de perversion.

Tu es une guerrière, Karine, une résistante, une survivante.

Ta parole est précieuse, ton récit d'utilité publique pour toutes les femmes qui souffrent, pour celles qui sont sur le chemin de la résilience, et pour ne jamais oublier celles qui ne sont plus là aujourd'hui pour témoigner.

N'oublie jamais combien tu es belle, et que ta vie sur cette Terre est un cadeau de chaque instant.

Avec toute mon affection,

Dominique Lagrou-Sempère

Prologue

Le 10 février 2022, je suis une nouvelle fois invitée par l'Institut régional d'administration (Ira) de Lille. Cette école forme des cadres de la fonction publique de l'État ; pendant leur cursus, une journée est consacrée à l'information sur les violences sexistes et sexuelles et à leur prévention.

Aux côtés d'autres intervenants, je viens raconter mon parcours de victime de violences conjugales à une centaine d'auditeurs réunis dans le bel et impressionnant amphithéâtre de l'institut. Parmi eux se trouve Emmanuel, mon compagnon, qui pour la première fois assiste à l'une de mes conférences. Je le sens à la fois ému et stressé.

Ma présentation dure environ une heure. Le public est attentif et médusé par la teneur parfois rude de mon propos. Puis un temps est consacré aux échanges avec l'auditoire. On me pose beaucoup de questions, notamment à caractère juridique, mais on est également curieux de savoir quelles relations j'entretiens aujourd'hui avec mes enfants, si j'ai refait ma vie… Et, comme à chaque fois que j'interviens en public pour témoigner, revient cette interrogation : « Avez-vous pensé à

écrire ce que vous avez vécu ? Cela pourrait être utile aux autres. »

À l'issue de la conférence, mon compagnon me félicite et rebondit rapidement sur cette fameuse question. Il m'avoue s'être déjà dit qu'écrire mon histoire serait une bonne idée et m'offre, si je suis d'accord, d'être à mes côtés pour mener à bien ce travail.

Ayant moi-même déjà songé à ce projet, j'accepte, touchée par sa proposition, même si je sais que cela impliquera une longue et douloureuse introspection. Je comprends aussi que mon compagnon va découvrir des moments de ma vie qui le peineront, le choqueront, le révolteront.

Mais je sens que notre amour a forgé la confiance qui me permettra de me confier.

Aujourd'hui, je veux adresser un message aux femmes qui sont ou seront victimes de violences conjugales : rien ne peut les justifier. Votre existence vous appartient, personne ne peut se l'approprier. Fuyez, fuyez le tyran avant qu'il ne soit trop tard.

Je souhaite que ce livre puisse être aussi un message d'espoir, qu'il dise à ces femmes qu'il y a une vie après l'enfer. Certes, il ne faut pas oublier mais il est important de ne pas rester prisonnière de ce qu'on a vécu. Rien ne vaut en effet la liberté, cette liberté qu'on doit apprendre à nourrir et dont on doit se nourrir.

Ces violences ont fait de moi, à quarante ans, une femme en situation de handicap physique, une « handie ». J'ai dû accepter ce nouveau corps, composer avec lui. Pourtant, quelles que soient les difficultés

qu'il faut surmonter, je veux aussi montrer par mon témoignage que le handicap n'interdit pas le bonheur et l'épanouissement.

J'ai eu l'honneur d'être choisie par le Comité d'organisation des Jeux olympiques pour porter la flamme à Berck-sur-Mer, ville chère à mon cœur. J'ose y voir une marque de reconnaissance de mon parcours, de mes combats et de mes engagements. Mais surtout, je veux que cette flamme soit un symbole de courage, d'espoir et d'unité pour toutes les femmes victimes de violences.

En écrivant ce livre, j'ai fait le choix de ne jamais nommer mon ex-conjoint, pas plus que les membres de sa famille. Cela s'explique par la prise de distance sans affect que je suis parvenue à mettre en place depuis des années.

Il me semble enfin utile de préciser qu'aussi invraisemblables que puissent être certains épisodes, tout est vrai. Malheureusement, dois-je ajouter.

Prémices

Je suis née en 1970, quelques jours avant Noël. Seule fille d'une famille de six enfants, j'ai passé mon enfance et mon adolescence à Tournehem-sur-la-Hem, une commune rurale, à mi-chemin entre Calais et Saint-Omer. Je suis donc une « Sarrazine ». Ce nom peu banal, utilisé pour désigner les habitants de Tournehem, est hérité des conflits qui ont opposé le royaume de France à l'empire de Charles Quint et malmené mon village. J'y ai vécu une jeunesse ordinaire, celle des années 1970-1980, sans téléphone portable ni réseaux sociaux.

À l'école puis au collège, même si les mathématiques et moi sommes rapidement devenues des ennemies irréconciliables, je suis une élève curieuse, qui aime en particulier le français et l'histoire. À la maison, je m'adonne aux travaux manuels, je confectionne de petites robes en dentelle, je fais du canevas et du crochet. Mais j'adore également être au grand air, en compagnie de nos nombreux animaux. Une vraie ménagerie : des chiens, des poules, des lapins, des tortues… et une oie qui, quand je reviens du collège, m'attend toujours derrière la barrière de l'entrée et m'accompagne jusqu'à la maison. J'apprécie aussi

de passer du temps chez mes grands-parents maternels, auxquels je suis très attachée ; avec eux, je partage une vraie complicité. J'aide ma grand-mère, en effilant des pièces de dentelle qu'elle façonne à domicile pour une entreprise locale, j'équeute les haricots verts de leur jardin, je fais des confitures… Avec mon grand-père, je jardine, je m'occupe de ses animaux, dont un furet que nous sommes allés acheter ensemble au marché d'Audruicq dans sa Renault 12 et qui ne cesse de me fasciner. Une fois devenue assez grande aux yeux de ma mère, j'ai heureusement le droit de passer du temps avec mes amis sur le terrain de football, ou près du pont qui enjambe la Hem. Nous jouons, chahutons, parlons de tout et de rien – ces moments aussi sont précieux.

Malheureusement, ma jeunesse est également marquée par l'alcoolisme de mon père. Artisan maçon, il est courageux et travailleur mais passe ses soirées au café, où il aime jouer à la belote et boire plus que de raison. S'il s'est toujours montré affectueux envers ses enfants, il devient irritable et violent avec ma mère dès qu'il a trop bu. Celle-ci, qui avait tout juste dix-huit ans quand elle épousa mon père, à peine plus âgé, nous élève, mes frères et moi, avec amour et tendresse, mais aussi en veillant à faire de chacun de nous quelqu'un d'honnête, de respectable. Dès les premières années de son mariage, elle a choisi d'être nourrice – on ne disait pas « assistante maternelle », à l'époque – et accueille donc d'autres enfants à la maison. L'un d'eux, délaissé par sa famille, est d'ailleurs presque devenu mon sixième frère. Mais, lasse des coups et des injures de mon père, ma mère se

résout finalement à le quitter. J'ai seize ans. Cette séparation était pour moi à la fois attendue et redoutée. Quand elle survient, je suis partagée entre soulagement et tristesse. Je me dis alors que jamais je n'épouserai un maçon, parce que c'est un métier où trop nombreux sont ceux qui boivent. Je ne sais pas encore que mon destin va me rattraper.

Tournehem-sur-la-Hem est un village chargé d'histoire. Il se trouve notamment sur le tracé d'une ancienne voie romaine ; des combats s'y déroulèrent pendant la guerre de Cent Ans, puis au XVIe siècle. De l'époque médiévale, il ne reste que quelques fortifications, à partir desquelles s'étend un vaste réseau de passages souterrains dont certains feraient plusieurs kilomètres. Dominique, l'un de mes oncles maternels, est entrepreneur en bâtiment et un client l'a justement chargé de creuser le sol de sa propriété pour retrouver l'un de ces souterrains. Mon oncle s'est alors souvenu que, lorsque j'étais collégienne, j'avais effectué des recherches sur l'histoire de la commune pour un exposé. Afin de faciliter ses investigations, il me demande de venir au chantier pour lui remettre les documents que j'ai conservés. Le trou est déjà profond. Et lorsqu'un seau en remonte, il me dit : « Fais attention au seau, je vais le prendre. » Presque aussitôt, j'aperçois le visage sali par la terre de l'un de ses ouvriers qui, à son tour, sort de ce trou. Mon oncle fait rapidement les présentations et je repars.

Quelques jours plus tard, alors que je bavarde avec mon amie Sylvie, dans la salle du bar-restaurant que tiennent ses parents, je vois entrer, accompagné de

deux autres garçons, celui qui était sorti du trou sur le chantier de mon oncle. Je ne suis pas surprise. Au contraire, je suis convaincue qu'il n'est pas venu ici par hasard, mais avec l'assurance de pouvoir m'y trouver. Nous jouons aux cartes, discutons, rions. Nous finissons par nous quitter mais je pressens qu'il reviendra vers moi. Effectivement, la semaine suivante, il entre de nouveau dans ce bar-restaurant et cette fois, il est seul. Il m'explique que sa copine et lui se sont séparés. Il me séduit, je lui plais et nous tombons amoureux l'un de l'autre. Notre relation naît au printemps 1987.

Mais l'amour que je portais à ce garçon s'étiole peu à peu et, au bout de quelque temps, je finis par mettre un terme à notre liaison. Il vit très mal cette rupture, sans doute parce qu'il est toujours amoureux, mais aussi parce qu'il se sent humilié d'avoir dû subir ma décision. Il n'accepte pas d'avoir été ainsi « congédié ». D'ailleurs, peu de temps après, Sylvie me prévient : alors qu'elle se promenait la veille avec son petit ami, il est arrivé près d'elle en voiture, a baissé la vitre et lui a lancé, en montrant son fusil de chasse : « Tu diras à Karine que si elle ne revient pas, il y a ça qui l'attend. » Il ne mettra pas à exécution cette menace, mais je n'aurais jamais dû sous-estimer cet avertissement. Médusée, je mets son propos sur le compte du dépit et me dis simplement que ça lui passera. À la fin des années 1980, il n'existe pas de campagnes de prévention des violences faites aux femmes qui auraient pu me mettre en garde. Ce phénomène est encore largement sous-estimé, voire tu.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur

www.facebook.com/editionsdelarchipel/

@editions_archipel

Achevé de numériser
par Atlant'Communication